Pendant des siècles, leurs familles ont régné avec la papauté sur l'Italie. Aujourd'hui, écartés du pouvoir, ignorés par le Vatican, il ne leur reste que leurs souvenirs, quelques palais et des noms prestigieux…

Les derniers princes noirs de Rome

Texte d'Olivia Buffi

Photos de Lorenzo Virgili

Symbole du poids de l'aristocratie noire : sur la façade de la basilique Saint-Pierre, un nom apparaît à côté de celui de Dieu, Borghesius. Borghèse, famille prestigieuse dont l'un des membres fut pape en 1605.

Marquis Sacchetti

Le marquis Giulio Sacchetti, secrétaire spécial de la commission pontificale pour la cité du Vatican, est le dernier représentant de l'aristocratie noire auprès du pape. Il habite encore le somptueux palais familial dont il occupe l'étage «noble» (le premier). Son fils, Giovanni, ne s'intéresse pas aux problèmes du Vatican et n'a qu'une passion : l'aquarelle.

A Napoléon qui lui demandait s'il était vrai que son premier ancêtre était le consul Fabius Maximus, dit Cunctator, le marquis Francesco Massimo aurait répondu : «Je ne saurais le prouver. Mais c'est ce qu'on affirme dans la famille depuis deux mille ans…» Nul ne peut nier, en tout cas, l'ancienneté aristocratique de la noblesse romaine. Ce n'est pas d'hier que les Massimo, les Aldobrandini, les Buoncompagni, les Ludovisi, les Farnèse, les Odescalchi, les Pamphili, les Torlonia ont du sang bleu dans les veines. Pour certains, tels les Orsini ou les Caetani, cela remonte même à huit ou dix siècles. Ces familles forment ce que l'on appelle à Rome l'aristocratie noire. Noire comme les soutanes de l'Eglise à laquelle cette noblesse doit son existence et son identité.

Entre le VIII[e] et le XIX[e] siècle, le chef de l'Eglise, détenteur du pouvoir temporel, n'a pas cessé de récompenser les services rendus en terres et en titres. Bénéficiaires : sa famille et des marchands ou des banquiers de Toscane, venus acheter leurs titres en couvrant d'or un pape endetté par ses guerres. Ce monde, fabriqué par le népotisme et l'argent, s'écroule le 20 septembre 1870. Ce jour-là, les «Italiens» pénètrent dans Rome. L'unité de l'Italie est achevée, la Ville éternelle devient capitale. Victor-Emmanuel II, duc de Savoie, roi de Sardaigne, en est le souverain.

En 1968, Paul VI supprime leurs charges et leurs honneurs

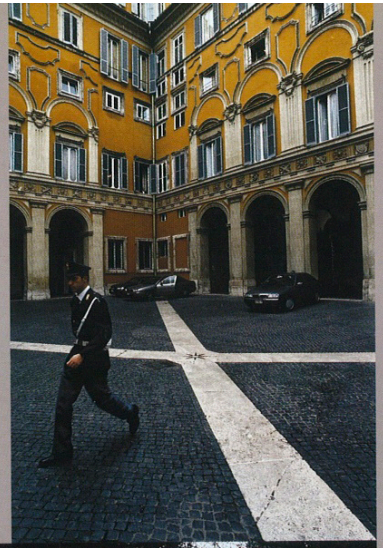
De ce jour, l'évêque de Rome s'enferme entre les murs du Vatican et ses princes fidèles se claquemurent à l'intérieur de leurs palais. L'aristocratie locale se transforme en un clan soudé par le sentiment d'appartenir à une histoire – celle de Rome – et se console en continuant d'assumer les charges qui sont le signe de reconnaissance des «familles romaines» au sein de la cour papale : marquis du Baldaquin, maréchal du Conclave, maître de la Rose, grand maître de l'Hospice sacré apostolique…

Toutes, à l'origine, correspondaient à de réelles responsabilités. Ainsi, le grand maître de l'Hospice sacré, apanage des familles Conti et Ruspoli, était à la fois l'économe du pape, le gardien de sa chapelle privée, l'hôte des souverains étrangers et l'intendant des banquets. Ce n'est qu'après la révolution et avec l'abolition du régime féodal, au début du XIX[e] siècle, que ces charges deviendront purement honorifiques. Mais lors des cérémonies du ▶

L'étage noble du palais Lancellotti est désormais vide. Pour maintenir en état le coûteux patrimoine que représentent ces appartements de 1 500 mètres carrés, le prince est contraint de les louer pour des réceptions ou des tournages de films. Cette aristocratie noire est unie par de multiples liens de parenté. Une imbrication dont témoigne l'arbre généalogique ci-dessous.

Famille Lancellotti

La famille Lancellotti doit son titre à un certain Scipione, poète et médecin, venu à la cour pontificale à la Renaissance. Il accéda à la fortune en épousant la fille d'une riche famille et obtint ses titres de noblesse en sauvant la vie du pape Jules II. Ottavio, 43 ans (ici, à gauche), fils du prince Pietro Lancellotti, est désormais obligé de travailler pour vivre. Passionné par les jardins, il aménage l'arrosage des parcs de villas romaines. Sa clientèle n'a pas été difficile à constituer car nombre de ces jardins appartiennent à des oncles ou des cousins qui ont conservé les propriétés familiales et qui font partie, eux aussi, de l'aristocratie noire.

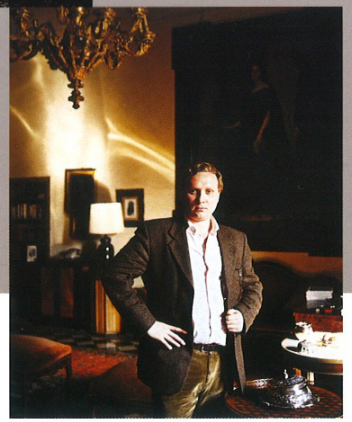


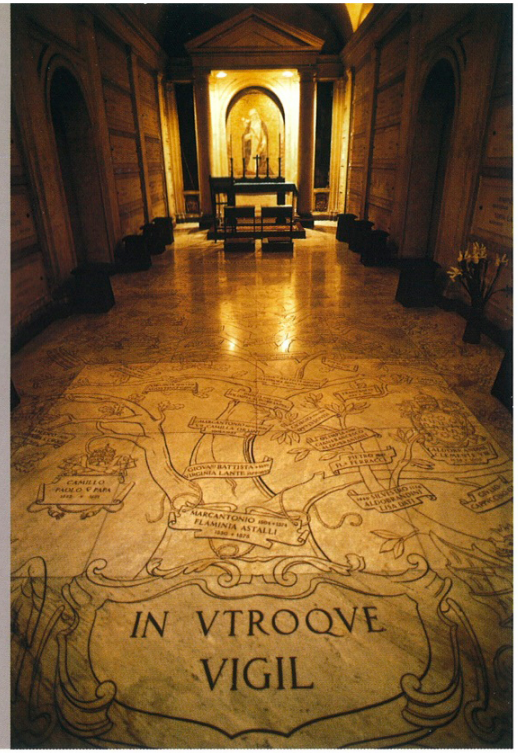
Famille Chigi

Cette bâtisse médiévale située à Ostie (ci-dessus et ci-contre) est la résidence principale de Flavio Chigi Albani Della Rovere, 21 ans (à droite), de ses parents et de ses deux sœurs. La famille, issue d'une alliance avec la famille Della Rovere, est l'une des plus prestigieuses de Rome. C'est la seule à compter trois papes parmi ses ancêtres : deux Della Rovere (Sixte IV au XV^e siècle et Jules II au XVI^e) et un Chigi (Alessandro VII, au XVII^e siècle). Le palais romain des Chigi (en haut) abrite désormais la présidence du Conseil de la République italienne.

Famille Borghèse

L'arbre généalogique de Scipione Borghèse, 31 ans, couvre le sol de la chapelle familiale dans Sainte-Marie-Majeure, l'une des quatre basiliques de Rome. La Villa Borghèse, ancienne villégiature de la famille, est l'un des plus beaux musées de Rome. Les chefs-d'œuvre qu'elle abrite ont été réunis au fil des siècles par les ancêtres de Scipione.





▶Vatican, célèbres pour leur faste jusque dans les années soixante, les princes de Rome continueront d'endosser avec le plus grand sérieux l'uniforme de leur noblesse : cape, hauts-de-chausses de velours noir, fraise empesée et chaînes en or.

Paul VI assènera le coup de grâce lors de la traditionnelle cérémonie des vœux du Nouvel An, en 1968. Il remercie aimablement sa cour d'aristocrates... et supprime toutes leurs charges et leur tribune d'honneur. «Cela n'a rien changé, assure Maria Lancellotti, l'aristocratie était morte depuis l'unité italienne. Tout ce qu'il nous reste, c'est le sens du devoir et l'assistance aux plus déshérités.»

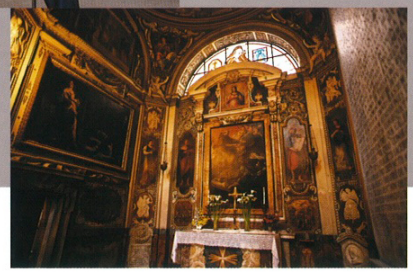
Ainsi, les Sacchetti dirigent depuis cinq générations le Cercle de Saint-Pierre, où la soupe est distribuée aux pauvres au nom du pape. Nettement plus élitistes sont les ordres hospitaliers, hérités des ancêtres croisés, comme l'ordre de Malte (où il faut démontrer pas moins de seize quartiers de noblesse !) ou celui du Saint-Sépulcre. A l'occasion des cérémonies publiques, sous les stucs baroques de la grandiose basilique Sainte-Marie-Majeure, des princes de Rome aux cheveux blanchis et au dos un peu courbé perpétuent ainsi, à côté de leurs «frères» aristocrates d'Italie ou d'ailleurs, les témoignages de foi des anciens chevaliers. Reste que, désormais, le temps est loin où ces familles se disputaient la puissance et la gloire pontificales.

Chasse au renard, bals, bridge, les rituels demeurent

Le pouvoir d'organiser des réceptions ou d'y être invité est l'un des rares privilèges préservés : «Quiconque est convié au palais Sacchetti accourt aussitôt», constate Giovanni Sacchetti. Mais, hormis quelques noms qui apparaissent régulièrement dans la page mondaine du quotidien romain «Il Messaggero», les princes noirs, en vrais gentilshommes, se font plutôt discrets. Les plus âgés résument souvent leur vie sociale au cercle plus étroit des familles. Là où reste vivace la conscience d'appartenir sinon à une classe sociale, du moins à un milieu. Là où les codes sont établis, où les rituels demeurent : chasse au renard l'hiver, pour les adultes, quête d'un prétendant à l'occasion du bal des débutantes, pour les jeunes filles, partie de bridge au cercle de la chasse, pour les hommes. Dans ce club ultra fermé qui occupe tout l'étage noble du palais Borghèse, les femmes et les non-membres peuvent, avec une invitation expresse, être accueillis par les huissiers en livrée dans le cadre style Empire du premier salon. Mais pour pénétrer dans la salle de restaurant ou de bridge, il faut être membre. C'est-à-dire, avoir été coopté par les quelque deux cents membres. En guise de bulletin, des boules. Blanches, vous êtes admis, noires, vous êtes banni. Mais une boule noire pèse autant dans la balance que six boules blanches. Mieux vaut donc être candidat à la fleur de l'âge, vous fait-on remarquer : avant d'avoir des ennemis… Pourtant, les plus jeunes préfèrent retrouver à Saint-Tropez leurs copains (fils de diplomates ▶

Famille Ruspoli

Francesco Ruspoli est le fils de l'un des aristocrates les plus titrés de Rome, le prince de Cerveteri, marquis de Riano, comte de Vignanello, patricien romain, noble de Viterbe et d'Orvieto. La mère de Francesco, née Nancy de Charbonnières (ci-contre), se consacre à la peinture. Si la chapelle du palais familial, près de la piazza di Spagna, est toujours propriété des Ruspoli, le premier étage a été vendu à un avocat.



▶ou de la bonne société européenne) du lycée catholique de Rome ou de la pension suisse de Saint-Tropez.

Car les modes de vie ont évolué du même pas que la société. La dernière génération s'ouvre au monde. Au point que certains trentenaires tournent le dos à la tradition et ignorent les familles recroquevillées sur leur passé. Le travail a élargi l'horizon social. «J'ai été le premier de la famille à travailler, dans les années cinquante, constate, mi-orgueilleux mi-nostalgique, le prince Pietro Lancellotti, et mes fils ont été les premiers à devoir travailler pour vivre. Il y a toutes les chances pour que leurs enfants deviennent des citoyens italiens parfaitement ordinaires.»

De tous les signes d'appartenance au «clan», la relique la plus précieuse reste le palais. Chacun d'eux a son quartier, estampillé de ses armoiries, avec sa rue, son tombeau dans l'église et la fontaine sculptée par les meilleurs artistes de la Renaissance ou du baroque. Certains appartiennent aujourd'hui à l'Etat italien : le palais Chigi est le siège de la présidence du Conseil ; le palais Farnèse (du nom d'une des plus grandes familles, aujourd'hui éteinte), chef-d'œuvre baroque en partie dû à Michel-Ange, abrite l'ambassade de France… Mais nombreuses sont les demeures encore aux mains des familles. Même si celles-ci se sont souvent repliées dans les appartements des niveaux supérieurs, d'échelle plus contemporaine.

Les palais sont transformés en musées ou en bureaux

A l'étage noble, le silence a envahi les salles immenses, autour du baldaquin où l'on accueillait le pape (s'il avait un jour fait l'honneur de visiter la «casa»), de la chapelle privée encore imprégnée d'encens, des galeries de portraits où les ancêtres veillent d'un air sombre sur la mémoire familiale. Entre les fresques maniéristes, les rires des enfants se sont tus. «Nous ne sommes plus désormais que les gardiens temporels d'un patrimoine», constate Pietro Lancellotti. Lourd privilège ! Il faut plusieurs millions de francs pour ravaler une façade et, dans un pays au patrimoine pléthorique, l'aide publique est insignifiante. Alors, on loue. Pour des mariages, des réceptions ou des tournages de films publicitaires. Les mieux dotés ont hérité de galeries regorgeant de chefs-d'œuvre et les ont ouvertes au public (palais Colonna ou Doria-Pamphili), quand elles n'ont pas été entièrement rachetées par l'Etat pour en faire de splendides musées (telle la galerie Borghèse). Ailleurs, les faux plafonds de bureaux masquent les stucs. «Maintenir cet héritage est un devoir, prêche Don Carlo Giovanelli, et tant pis s'il faut pour cela devenir révolutionnaire et adopter un comportement d'entrepreneur.» Il est vrai que, pour l'accomplissement de son devoir, Don Carlo est aidé par la fortune de sa femme, fille de Marconi, l'inventeur de la TSF. Quant à la révolution, elle a consisté à louer le rez-de-chaussée de son palais à une banque...

Les plus jeunes le sentent : faire partie de l'aristocratie noire, c'est, plus que jamais, appartenir à l'Histoire. Et ils n'ont pas voulu manquer la réception fastueuse organisée par la famille Colonna en juin 2000. Etre convié à la commémoration des trois cents ans de la galerie d'art, des six cents ans du palais, des mille ans de la famille, quel honneur ! Tous s'y sont précipités. Pour jouir des derniers feux d'une espèce en voie d'extinction. La leur... ■